143358

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES

HEBDOMADAIRE D'INFORMATION, DE CRITIQUE ET DE BIBLIOGRAPHIE

SAMEDI 29 OCTOBRE 1927
Sixième Année. — N° 263

DIRECTION, RÉDACTION PUBLICITÉ : 146, Rue Montmartre (2e)
Rédacteur en Chef Frédéric LEFÈVRE
Téléphone : CENTRAL 33-68 et 74-93
R. C. Seine : 212.401 B.

DIRECTEURS-FONDATEURS : Jacques GUENNE et Maurice MARTIN DU GARD

LE NUMÉRO 60 CENTIMES
ABONNEMENTS PAR AN
France et Colonies . . . . . 30 fr.
ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER ET À PRIX NÉGOCIÉ : Voir notre Bulletin spécial.
ADMINISTRATION ET VENTE
LIBRAIRIE LAROUSSE
13-17, Rue Montparnasse, Paris-6e
Bureau Télégr. 62-11. 62. 32 et 34 Adr. Telegr. Larousse-Paris
En provence chez nos Libraires, dans tous les Bureaux de Poste et à la Librairie Larousse — Chèque Postal n° 63-54. Paris

NOS GRANDS REPORTAGES

Le IVme Congrès des Unions Intellectuelles

Pendant ces quatre jours d'automne, la Prusse de Bade et la ville de Francfort, leur grande moment, leur ville, leur université, convient à la Fédération des unions intellectuelles une réception grandiose. Le congrès d'Allemagne pour la première fois depuis quatre ans.

A qui rythme de vitesse la vie d'aujourd'hui n'atteint-elle pas ! Nous vivons au temps des mutations brusques. Parlant hier à Francfort, je traitais de l'impréviu, de l'imprévisible, de nous vivons dans l'imprévu. Voilà porte par nous sujet. Je n'insiste qu'en passant sur les sources et les directions dans les courants qui nous entraînent.

Que outre Unions Intellectuelles ce de Genève ? Faire jouer leur section allemande ? Quelle est leur place dans cet ensemble si touffu d'associations internationales, tout en chaque pour il pousse un nerf, tout en chaque pour il vie de plus en plus étroite avec une force singulière : chaque arbre est peu de chose, chacun vit pour l'homme, mais l'ensemble de la forêt est seul capable de rendre le climat plus sain, la terre fertile, et d'empêcher le vent du torrent ravageur.

Les Unions Intellectuelles ne sont point des associations pacifistes. Je le redis point un parti pris, mais il est l'affaire d'autres associations spirituelles, et en premier lieu des grandes vivantes associations spirituelles du monde, les Eglises chrétiennes. Les Unions Intellectuelles ne comptent pas de sociétés professionnelles. Leur formule officielle est celle-ci : « Grouper l'élite intellectuelle de tous les pays en dehors de toutes considérations politiques, afin de faciliter les échanges d'idées et les relations personnelles, et en vue d'établir une atmosphère favorable à la compréhension réciproque des nations. Tout en considérant les divisions valeur nationales comme les richesses certaines de notre civilisation, la Fédération veut soutenir, par son activité, leur universelle superposition, naît dans le domaine de l'esprit. » C'est là une étiquette que depuis sept ans on a lue bien souvent. Qu'y a-t-il dessous ?

C'est sans doute, sous-entendu plutôt que dit, que les Unions Intellectuelles réalisent une nature de salons, salons internationaux et ambulants, on se rencontrent des éléments du même genre que ceux d'un salon parisien : politiques et intellectuels, avec un décor de vieille aristocratie. Elles eussent moins réussi sans le nom, la personnalité et les relations du prince Charles-Antoine de Rohan : une branche des Rohan restée en Autriche après l'émigration. Il est naturel que le mouvement parte de Vienne, de l'ancienne cour viennoise, apparaisse comme un reflet, une survivance, une utilisation du vieil internationalisme des cours. Et, *Felix Austria*, naît-il, le prince opposant peut-être Moscou, mais comme Marie-Louise le Corse. Dans ces salons comme dans les salons parisiens, il y a évidemment quelques héroïnes de gauche, mais pas trop. On a son homme de gauche pour sauvegarder le principe d'universalité. La pente, comme Henri Alain, reste à droite. L'indépendance de ton des Unions Intellectuelles en disant que le garde champêtre de Nonhoscillac y serait invité de préférence à M. Henri Bérthon, et que le Français qui représente le mieux à l'esprit qu'on y appelle serait peut-être M. Jacques Bainville. Mais voilà ! M. Bainville est un super-Parisien, un Parisien plein de esperance, qui croit que Paris est resté le centre politique du monde, et qui ne mettrait pas plus les pieds à Genève qu'un abbé au *bœuf sur le Tout !*

N'exagérons pas cette indication. La délégation française, trop peu nombreuse des professeurs de la Sorbonne n'ayant pu venir à cause des examens du baccalauréat, était présidée par M. Emile Borel, qui n'est point un réactionnaire, et, dans les membres fondateurs français, M. Painlevé et M. Lévy-Bruhl voisinent avec S. E. le cardinal Dubois et M. le comte de Blois.

⁂

Les trois congrès précédents n'étaient tenus à Paris, à Milan et à Vienne. Un congrès des *Unions Intellectuelles*, c'est l'exposition et la discussion d'un sujet d'intérêt européen par des représentants qualifiés, bien entendus, des nations, de leur culture nationale. Un Allemand français, un Français germanisé, y tiendraient assez mal cette place. Mais comme la régie du jeu est une règle de salon, les angles sont arrondis par une courtoisie et une compréhension mutuelles. A Vienne, le sujet était le rôle de l'intellectuel dans les sociétés européennes. A Heidberg et à Francfort, c'était le rôle de l'histoire dans la conscience des peuples. A Vienne, Paul Valéry avait traité un point de vue français, du point de vue d'un Français. Les auditeurs de Francfort ont été moins favorisés, en matière de conférence. A vrai dire j'allais là-bas bien moins pour apprendre quelque chose à autrui que pour apprendre moi-même.

⁂

J'ai parlé de salon, mais il faut corriger ici la métaphore. Car il n'y est absolument que des professeurs, allemands, anglais, polonais, hongrois, italien, français, autrichien pour prendre la parole. Le professeur Ludwig Curtius, président du Congrès (ne pas confondre avec Ernest Curtius, comme lui d'Heidelberg, qui pourra préférer pour enseigne *Aux deux Curtius*) a menée les discussions, les sujets, l'organisation avec une santé, une rondeur, une bonne humeur, une robustesse oratoire, toujours sur la brèche, qui est fait l'admiration de tous. La chaleur communicative travaille chez lui à plein rendement. Et s'il ne faut donner une impression d'ensemble, la voici.

La question s'est vite posée sur ce terrain : les mythes historiques nationaux, les traditions nationales, charpente d'un peuple, forment-elles à elles seules sinon la science historique, du moins la conscience historique ? Peut-on appliquer à cet ordre d'idées le mot de Montaigne : « Science sans conscience n'est que la science de l'âme ? » Il s'est formé sur la question trois courants : celui de droite, celui de gauche, et le courant anglais.

Courant de droite, Italie, Pologne, Hongrie, Prusse : l'histoire est un dynamique, c'est-à-dire l'histoire source de santé, de conscience, de puissance, la mémoire historique adaptée à l'action présente.

Contre ce courant, qui s'est manifesté le premier, le professeur Weber a déclenché une offensive ardente qui, s'est résolue, aux applaudissements d'une partie de la salle, dans cette apostrophe : « Vous voulez faire de l'Europe une cage de lions mythologiques ! » A partir de ce moment on n'a plus parlé que mythe (il a bien fallu que le Français prononçât le nom de Georges Sorel). On a été pour ou contre le mythe. Des discours des Allemands de l'Ouest et de ceux des Français, il résultait que les uns et les autres pensaient avoir dépassé l'âge du mythe historique, l'âge de la cage de lions, où rugit l'Italie, où vocalise la Pologne, où se lamente la Hongrie, où la Prusse se décide difficilement à abandonner sa partie. Prétention peut-être un peu ambitieuse. ... : vois bien ce qu'on aurait pu nous répondre, et à moi d'abord. Mais le régime du congrès était le monologue plutôt que le dialogue.

Quant à l'Anglais, plein d'humour et parfois de bon sens (comme le fut, aux banquets officiels qui suivirent, lord Birkenhead), il allia d'une manière tout Anglaise tradition et progrès, deux faces du même sens commun. Il est fâcheux qu'il ait dû partir bientôt. Il avait, dans la bataille du mythe, une belle occasion d'appliquer la devise de Henri VIII : « Qui je défends est maître. »

A son défaut, le *Dertius gaudens* fut en somme le Français, celui qui écrit ces lignes. Il avait montré, dans son pays, un dualisme de deux mythes historiques contraires, qu'il est toujours d'accroître ou d'accorder, le mythe de la France monarchique et le mythe de la France révolutionnaire. Il avait expliqué l'excellent parti que l'esprit français tirait de ce dualisme, comme de celui du Nord et du Midi. Il ne pouvait que souhaiter que l'Europe tirât un aussi bon parti du dualisme qui s'affirmait aux Salons d'automne du Neckar et du Main.

⁂

Je ne suis pas l'homme des congrès, et mon expérience en cette matière ne porte que sur un petit nombre de réunions internationales. Mais je n'ai jamais vu de réception plus grandiose, plus abondante en nourritures terrestres. Pour obtenir la même ampleur, le jour où la Fédération tiendra de nouveau son congrès en France, il faudra le faire coïncider avec la Foire gastronomique de Dijon.

L'Etat de Bade, la ville de Heidelberg, la ville de Francfort, les particuliers, ont exercé une hospitalité de grand style. A Heidelberg nous dînions chez une propriétaire célèbre des crus du Palatinat, à Francfort dans une résidence particulière qui évoque l'époque de Hugger, celle d'un roi de l'aniline. La ville de Francfort a clos le congrès par un banquet dans les vieilles halles du Roemer, sous la salle du couronnement des Empereurs, qui servait de salon et où le bourgmestre nous harangua. Le Sang, dans la ville des Césars, l'Or, dans la ville des Rothschild, l'Esprit, dans la ville de Goethe, menaient un étonnant dialogue sur le thème dont Maurras joua dans l'*Avenir de l'Intelligence*. Francfort nous faisait dîner chez les Césars ; nous avions déjeuné chez un prince de la fortune moderne ; et, le matin, à l'ouverture de la séance les précédentes avaient eu lieu à Heidelberg Ludwig Curtius s'était dessaisi de son titre de président de chair et d'os pour remettre l'autorité à la Présidente immatérielle du genie, au grand Francfortois.

Deux délégations se présentaient compactes, celle de l'Allemagne et celle de l'Italie. Les Allemands étaient chez eux, cela se comprenait. Devant les Italiens, on avait le sentiment d'une organisation discrète, efficace, méthodique. La finesse avec laquelle l'orateur italien, M. Bodrero, a dit tout ce qu'il voulait dire, tout ce qu'il sentait qu'un Italien fasciste devait dire, et sans choquer personne, a frappé tout le monde. Le soir, au banquet monumental, où il y eut sept discours dans plusieurs langues, M. Bodrero fut seul à prendre la parole en latin, un latin qui rendait un son italien. Je fis là-dessus toutes sortes de réflexions.

Et ce merveilleux Heidelberg d'automne ! Devant la couronne puissante de ses forêts rougies, je ne voudrais pas faire sonner l'Anglais, qui disait : « Toutes les Françaises sont rousses » ; et il ne doit pas manquer de villes en Allemagne dont l'abord serait aujourd'hui plus rude pour un Français. Mais Heidelberg était pour moi jusqu'ici la ville du Chemin des Philosophes, et la ville d'Ernest-Robert Curtius. La voilà qui devient aussi celle de son bourgmestre, qui m'a bien fait bon cordial, sur les épaules de qui j'ai retrouvé la tête d'un vigneron bourguignon (il est d'ailleurs un peu vigneron du Palatinat) je l'aurais pris pour le maire de Beaune ou de Nuits.

Les écrivains français se sont vus à l'honneur, puisqu'ils furent abandonnés à eux-mêmes. Le gouvernement anglais avait délégué un de ses membres, le secrétaire d'Etat pour les Indes, lord Birkenhead, celui du Reich le ministre von Kuhlmann, qui passe pour un des hommes d'Etat les plus sûrs de l'Allemagne ; l'Italie avait laissé la tête de la délégation au professeur Bodrero, ancien sous-secrétaire d'Etat, mais l'ambassadeur d'Italie était venu de Berlin et se trouvait au Roemer. Au banquet de Francfort, Edmond Jaloux, qui n'est ministre de rien du tout, si ce n'est du feuilleton des *Nouvelles Littéraires*, dut prendre la parole après ces éminentes personnalités politiques. Seule chose à faire pour européens, la France se contentait d'un littérateur, puisque M. Borel avait dû quitter la délégation avant la fin. La littérature (à vous, Vandérem) fera de ce, il n'en est pas moins vrai qu'un prochain congrès un représentant officiel de notre pays sera le bienvenu.

Albert THIBAUDET.

Une heure avec M. Anatole de Monzie

par FRÉDÉRIC LEFÈVRE

Proust, le mal blanc de notre littérature et de notre pensée. -- La peur des grands hommes. -- Étrange définition de l'homme de gauche. -- Pas de grand pays sans grande technique. -- La mort de Julie. -- Vallès, homme de bourse. -- Antagonisme de la littérature et de la politique. -- Notre jeunesse : Dreyfus et Jean de Tinan. -- Le premier succès de Paul-Boncour. -- La S. D. N. et les « moyens de bord ». -- Le stoppage législatif. -- Pas de Césars, mais pas de bavards. -- Le rationalisme paysan. La République aux champs. -- Rêve du soir : pêcher des écrevisses en Haut-Quercy avec Pierre Benoit, Rakowsky et Francis Carco.

Depuis la lecture de l'*Entrée au Forum*, en 1926, je désirais rencontrer M. A. de Monzie. J'avais été attiré vers lui par quelques pages de ce livre intitulées *La Mort de Julie* et consacrées à sa vieille bonne. Leur accent m'avait des lors révélé que M. de Monzie serait toujours du parti des *sans-partis* et que, même au faîte des honneurs, il ne cesserait pas d'être un individualiste et un réfractaire, un *Jacquet*, comme sa vieille bonne Julie, Julie qui « pour moi fut l'être représentatif du très cher peuple que Charles Péguy a aimé, que je crois aimer d'une autre façon. »

Pour l'honneur de notre pays, et, quoi qu'il advienne, il y aura toujours des Jacques en France, des non-conformistes, des hommes à qui l'ex quotité n'en impose pas.

« Les conclusions de l'*Entrée au Forum*, devait-il me dire au cours de notre entretien, pourraient constituer la préface de mon dernier livre : *Destins hors série*. J'ai fait profiter de neuf gouvernements et ma pensée n'a jamais changé. Remarquez que si elle avait changé, je n'en serais pas plus humilié : il me suffit d'être libre à l'égard de tous et de moi-même. Mais je vous avouerai que ce côté systématique de ma pensée, qui m'apparaît quand je regarde en arrière, côté systématique que je n'ai pas voulu, me plaît fort. Ma pensée est ce qu'elle est, mais elle se tient. »

Des années avaient passé. L'entrevue n'avait pas eu lieu. Et j'ai reçu il y a quelques jours *Destins hors série*. J'en avais à même la préface, où M. A. de Monzie s'élève avec une force à la fois sèche et persuasive contre le déterminisme historique et la peur des grands hommes, plaie de notre époque, que j'ai décidé cette fois de ne plus remettre un quiralion que l'espérais fécond...

Destins hors série s'ouvre par un coup d'archet triomphal :

« La psychologie de la grande guerre a été dominée par l'appréhension des grands hommes. A force de redouter Napoléon, il semble qu'on l'ait évité de part et d'autre. Les précautions étaient si bien prises contre tout risque de génie que la victoire des Alliés a failli se réaliser dans un anonymat total. L'apothéose du Poilu inconnu fut tout à la fois la consécration d'un sentiment nouveau et celle de la vaste ébauche et persuasive contre le déterminisme historique et la peur des grands hommes, plaie de notre époque, que j'ai décidé cette fois de ne plus remettre un quiralion que l'espérais fécond...

« Sentiment nouveau, cette pitié abstraite qui allait devenir religion naturelle ! Vieille idée qui tend à exclure le rôle des individus pour exalter l'action des masses ! Ce serait une duperie que de ne pas discerner dans les âmes de notre sensibilité collective les lointains motifs intellectuels dont ils procèdent. »

Je crois que celui-là ne sera jamais un écrivain, qui ne comprend pas que l'adhésion quasi totale du lecteur doit être emportée dès la première page : Premier coup d'archet, coup d'archet vainqueur.

⁂

L'écrivain pittoresque et incisif de *Destins hors série*, détesté toujours, comme la Julie de son enfance, les bobereaux dont on devine qu'il a dû beaucoup souffrir, aussi il déteste aussi d'autres êtres et d'autres catégories sociales, et tout d'abord les antidéricaux et les abstyliques de la politique.

Il a un goût passionné de la synthèse en littérature comme en politique : « Je hais Proust, m'a-t-il dit à maintes reprises au cours de notre entretien ; c'est le mal blanc de notre littérature et de notre pensée. Ma sympathie me porte vers les écrivains qui, comme Bossuet, se sont efforcés à de grandes constructions historiques et même au moment où mon incroyance était militante, j'ai toujours eu pour l'Eglise un goût très vif parce qu'elle représente pour moi le sens de l'ordre vivant et des grandes constructions. »

« Quand on voudra symboliser l'époque où nous vescns de vivre, me dit-il à un autre moment, on prendra un dossier où on avoue. Faisons de la procédure fut le mot d'ordre de la politique d'avant-guerre. »

Quelques instants plus tard, il ajoutait : « Les démocrates sont mésonistes. Un homme de gauche, c'est, avant tout, un homme qui a horreur du neuf en art. Pour moi, je poursuis l'idée d'une démocratie qui commencerait par ne pas être mésoniste au point de vue technique. On m'accuse souvent d'être un fantaisiste et d'aimer le paradoxe. C'est sans doute que j'ai toujours tout sacrifié à ma volonté d'être libre, mais si on veut envisager avec honnêteté l'ensemble de ma vie politique, on s'aperçoira qu'elle fut toujours dominée par cette pensée : « Il n'y a pas de grand pays sans grande technique. »

La suite à la huitième page

Fouad Ier, roi d'Egypte

Membre de l'Institut

M. Salomon Reinach, au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a eu l'honneur de recevoir, la semaine dernière, le roi d'Egypte, fils du célèbre professeur Thomsen, éminent linguiste danois, dont les découvertes ont apporté une importante contribution à l'histoire de l'Orient. La presse française n'est accordée pour reconnaître au nouveau membre de l'Institut les qualités intellectuelles les plus profondes. C'est à lui que l'Egypte doit la création de la Société d'Economie Politique, de Statistique et de Législation, ainsi que la rénovation de la Société de Géographie d'Egypte. On ne saurait trop insister sur l'importance, à ce point de vue, du projet de S. M. le Roi d'Egypte, la création d'une Académie Arabe Internationale, qui fixera la langue arabe, élaborera un dictionnaire, avec le concours des arabisants d'Occident les plus éminents ; un palais doit être prochainement construit au Caire, qui abritera cette Académie. Fouad Ier se propose également d'ouvrir un Institut Pan-Africain et un Institut du Désert, qui groupera les savants et les sportsmen de tous les pays et organisera des expéditions dans des régions encore mal connues. On se rappelle que le prince Fouad a succédé à son frère au trône d'Egypte, le 9 octobre 1917, et bien qu'à cette époque les Alliés fussent fort éloignés de la Victoire, il n'hésita point à forcer leur cause.

Rien ne serait plus facile que de commenter longuement l'amitié qui unit l'Egypte à la France et le trésor que nos écrivains ont tiré de cet admirable pays. La présence de Fouad Ier à l'Institut de France nous a rendu plus sensibles encore les liens spirituels qui unissent l'Egypte à la France. Ne nous bornons point à cette constatation et souhaitons qu'après le Roi, nous puissions rencontrer à Paris les principaux tenants de la littérature et de la science égyptiennes, qui sont, nous le savons, en pleine renaissance.

A LA SIXIÈME PAGE
un Inédit de
STENDHAL

L'énigme de Glozel résolue

J'avais entendu parler de Glozel. Je savais que bien des gens y étaient allés. Et pour ce qui est de la préhistoire, n'aime-t-on pas, en Belgique, que tout dimanche, à lire encore l'ignorance même ce que c'était. Mais, du fait que des savants naïvement avaient fait plongeon au sujet de cette brique néolithique, aller y voir, cela prenait pour moi les allures d'un voyage au centre de la terre, voire d'une descente dans le Maelstrom.

Aussi, quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque, me trouvant à Vichy, un de mes amis me dit à brûle-pourpoint :

— Venez donc avec moi à Glozel ! C'est à une demi-heure d'ici en auto.

— Soit ! Allons-y. Et, le temps de me ressaisir de mon surprise, nous étions parvenus à la ferme près de laquelle se faisaient les fouilles.

De même que la route pour y accéder était semblable à toutes les routes, la ferme aussi était pareille à toutes les fermes. Elle ne paraît rapprochement, sous les fenêtres du bâtiment d'habitation d'un beau tas de fumier maintenant le parvin ; ornement de la ferme de France, si respecté !

Au-dessus d'une porte, se détachaient ces mots :

MUSÉE DE GLOZEL
Entrée : 4 francs

Par exemple, une foi dans le musée, il fallait que le visiteur écouquillât poliment les yeux pour discerner quelque chose. Une fenêtre de dimensions restreintes, doublée d'un œil de bœuf, laissait pénétrer, comme à regret, une lumière insuffisante pour éclairer la moitié de la pièce au fond de laquelle on entrevoyait des vitrines renfermant sans doute les précieux vestiges de l'âge de pierre. Nous étions là une dizaine de visiteurs dont quelques-uns visiblement d'une qualité supérieure à la moyenne : il y en avait notamment deux qui portaient la rosette d'officier de l'Instruction publique. Ils avaient à la main du papier et un crayon. Et j'apportai que le maître de céans, le père Fradin, ne paraissait pas voir d'un bon œil les gens qui prenaient des notes ou des croquis.

— Mais on ne voit rien, déclara l'un des deux sincérissieurs.

Le fait est qu'avec la lumière dispensée si parcimonieusement par les ouvertures du « musée », il n'y avait guère de perceptible que deux choses, intéressantes, il est vrai : un tableau noir étaient inscrits les noms des visiteurs notables et un registre où ceux-ci avaient apposé leur signature. N'oublions pas, dans son petit cadre, le portrait du roi de Roumanie, découpé dans un journal de Vichy, avec, au-dessous, ces mots à la main : « Un roi à Glozel ».

Sur notre demande d'être mieux éclairés :

— Mais nous n'avons jamais refusé la lumière à personne, dit aussitôt gaîment le père Fradin.

Et il alluma une petite lampe à pétrole qui serre-ment par la flamme.

Je remarquai sur une table une pile d'une cinquaine de numéros de revues.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demandai-je au père Fradin.

— Ça monsieur, c'est le Mercure de France.

— Fichtre ! Mais qui est-ce qui peut lire ça ici ?

— Eh bien ! moi, monsieur...

— Pas possible ! Et pourquoi lisez-vous ça ?

— C'est, monsieur, pour ma culture générale...

A ces mots de culture générale, un autre paysan, désignant à son voisin le père Fradin :

— Il se croit malin avec son néolithique. Mais pour ce qui est de la culture générale, je vous dis, moi, que lorsque le bœ a remplacé l'avoine, il faut recommencer par l'avoine.

Il s'ensuivit entre les deux interlocuteurs une discussion assez confuse à laquelle vint bientôt se mêler un jeune paysan, un complet veston, à l'air assez faraud, le gar Fradin, nous dit-on. Il expliqua que le néolithique lui prenait tout son temps et qu'il avait pu renoncer à la culture. Et je compris que cette fois c'était de la culture rurale qu'il s'agissait.

— Moi aussi, on tient me consulter sur le néolithique, déclara un autre paysan. Je crus devoir l'engager vivement à mettre sur le papier ses idées là-dessus, l'assurant qu'il vendrait facilement son écrit à un journal.

Sur quoi on se mit à supputer les profits que l'on pourrait tirer du néolithique. Chacun disait son mot. Il en résulta une espèce de familiarité, de tutoyement qui n'était pas sans analogie avec les cancilibabies de famille après décès.

— Eh bien ! Et ces fouilles ? s'écria quelqu'un.

Ceux qui étaient assis se levèrent. Je quittai à regret le coin d'un agréable canapé Louis-Philippe, mais nous n'étions pas venus là, comme l'on dit, pour nous amuser.

Le terrain des fouilles se trouvait en contrebas d'un versant de côteau. Sur le parcours, en dehors du champ de blé de mais, nous aperçûmes un carré de plantes vivaces d'un joli ton bleutère.

— Quelles sont ces plantes ? m'informai-je.

Le père Fradin marchait en avant avec les deux légionnaires de l'Instruction Publique. Notre groupe se composait de citadins, notamment d'un médecin, d'un géologue amateur, de M. Demaison, l'auteur du célèbre Pacha de Tombouctou et de Mlle Raymond, de la Comédie des Champs-Elysées.

— Ce doit être des plantes des champs, fit notre Parisienne.

Deux ou trois d'entre nous avaient admiré l'autorité avec laquelle cette jeune artiste avait incarné dans Knock la vieille et quinteuse Mme Parpalaid, mais de là à lui accorder une compétence quelconque en matière agricole !...

Notre compagnon le géologue proposa de prendre l'aspect d'une bergère qui faisait paître son troupeau dans le voisinage et dont les moutons, pour gloutellons qu'ils fussent, ne nous semblaient pas plus néolithiques que n'importe quels autres moutons.

Cette aimable fille était plongée dans la lecture d'un livre qu'elle tenait à la main. Vous pensez tout de suite qu'elle cherchait à se faire une opinion sur la querelle qui divise M. Salomon Reinach et son collègue M. Dussaud. Mais notre jeune Glozélienne n'avait pas encore été touchée par la grâce préhistorique. Ce qu'elle lisait se voulait mal et qui, d'ailleurs, présente à mon avis un intérêt autrement grand que la préhistoire elle-même, c'était L'Aiguille Creuse, par l'auteur des Merveilleuses Aventures d'Arsène Lupin.

— Qu'est-ce que c'est que cette plante-là ? lui demandai-je en lui désignant le carré de végétaux qui nous intriguait.

— Parme à m'informer, Ma'elle. Seulement, pour ce qui est de la terre, je ne m'en occupe pas, à part ce qui regarde l'herbe à moutons : mais un étranger qui allait chez les Fradin a dit : « Tiens ! des topinambours ! »

A force de descendre, nous étions arrivés au terrain des fouilles. C'est là que je devrais dérouler l'une des plus belles relations de ma vie. A cette condition un suisseur dont les bords étaient tapissés de fougères et de mousse, avec, en et là, des arums. Je me sentis immédiatement transporté par la pensée dans un endroit fort comparable de mon pays que j'avais quitté depuis quarante ans : l'île de la Réunion.

Mais il était déjà près de cinq heures et, après avoir patauqué quelques instants dans la glaise, il nous fallait songer au retour. Le chemin nous parut beaucoup plus dur qu'à l'aller. A contrepier le terrain des fouilles pareil à tous les terrains, avec des trous pareils à tous les trous qu'on voit à la campagne, notre ex-plein Paris, notre lot enthousiasme était tombé !

Enfin, nous arrivâmes à l'auto qui devait nous ramener à Vichy.

— Eh bien ! Vollard, que pensez-vous de Glozel ?

A ce moment, sentant quelque chose de dur sous mon pied, je retirai mon soulier et arrachai de la semelle du débris de tuile.

— Eureka ! m'écriai-je, je tiens la clé du mystère !

Et tendant le clou à son ami :

— Voyez vous-même, lui ordonnai-je. Sachez bien mon raisonnement. Admettons qu'il y ait eu là quelque chose comme une station démontable... Supposons que son propriétaire ait pu, pendant une vacillation, il avait fini par avoir marre, et imaginons qu'en transportant ses pénates ailleurs, il ait oublié tout le « fourbi » !...

Mon ami était dans l'admiration :

— Une maison démontable ! Mais oui ! Voilà qui explique cette absence de ruines néolithiques qui m'avait tant étonné les savants... Une collection d'amateur ! Parbleu ! Voilà pourquoi on trouve dans les fouilles de Glozel des objets hétéroclites et de différentes époques !

— Rendons à César ce qui appartient à César, fis-je. M. Camille Jullian, le premier, a eu l'idée d'une collection...

Mon ami interrompant : — Mais, avec son matériel de secrète, il n'explique pas pourquoi on n'a pas trouvé trace de ruines... Avec votre maison démontable, tout s'éclaircit. Une chose... dites-moi, ces traits sur les briques ? Voilà encore une inconnue du problème...

— C'est bien simple : un enfant s'amusait à faire un pavé de briques avec des tablettes de terre glaise, et pour qu'elles ne se cassent pas, il les mire faire suire.

— Voilà !...

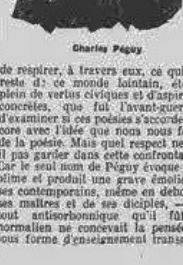
AMBROISE VOLLARD.

POESIE

par JEAN CASSOU

Notre ami Jean Cassou commence aujourd'hui la publication d'une série de chroniques poétiques, qui ne se limiteront pas à la critique banale du dernier livre de vers paru, mais qui tenteront de donner, à l'occasion des circonstances les plus diverses — aussi bien livres que films, concerts, manifestations, débats ou polémiques — l'état et la température de nos goûts et de nos instincts, en fait de poésie, et dont l'ensemble pourra aider à un établissement du problème poétique, tel qu'on peut l'envisager aujourd'hui.

On vient de faire un choix des vers de Charles Péguy. Le mouvement est venu de respirer, à travers eux, ce qui nous reste de ce monde lointain, étrange, plein de vertus civiques et d'aspirations concrètes, que fut l'avant-guerre, et d'examiner si ces poèmes s'accordent encore avec l'idée que nous nous faisons de la poésie. Mais quel respect ne faut-il pas garder dans cette confrontation ! Car le seul nom de Péguy évoque le sublime et produit une grave émotion. Et ses contemporains, même en dehors de ses maîtres et de ses disciples, — car, tout antisorbonnique qu'il fut, ce normalien ne concevait la pensée que sous forme d'enseignement transmissi-



Charles Péguy

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France